

BX 955
L26
V. 8



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEON

135895



HISTOIRE DES PAPES.

HISTOIRE POLITIQUE

DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Maximilien I^{er}, empereur d'Allemagne. — Massacres des habitants de la Flandre. — Bizarreries de l'empereur. — Mort de Maximilien I^{er}. — Charles-Quint, son petit-fils, parvient à l'empire. — Ses débauches et ses fourberies. — Ses guerres avec la France. — Ses prétentions à la monarchie universelle. — Abdication de Charles-Quint. — Il se fait clouer vivant dans son cercueil. — Sa mort. — Ferdinand, son frère, lui succède à l'empire. — Mort de Ferdinand. — Maximilien II, son fils, est proclamé empereur. — Hypocrisie de ce prince. — Ses guerres contre les Turcs. — Mort de Maximilien II. — Rodolphe II, son fils, lui succède. — Son intolérance. — Il fait égorger les luthériens de l'Autriche. — Étienne Botskaï appelle les peuples de la haute Hongrie à la liberté. — Mort de l'empereur. — Histoire politique de la France. — Règne de François I^{er}. — Influence de la duchesse d'Angoulême, sa mère, dans le gouvernement. — Guerres d'Italie. — Régence de Louise de Savoie. — Débauches de la cour de France. — Entrevue du

VIII.

1

camp du drap d'or. — Guerre de Flandre. — Louise de Savoie vole le trésor public. — Saturnales de la cour. — Le lupanar royal. — Siège de Marseille. — François I^{er}, prisonnier de Charles-Quint, rachète sa liberté en abandonnant aux Espagnols les plus riches provinces de France. — Ses amours avec mademoiselle d'Heilly. — Règne de la favorite. — Vengeance du mari de la belle Féronnière. — Cruautés de François I^{er}. — Querelles entre les maîtresses des princes du sang et la favorite. — Le dauphin meurt empoisonné. — Charles-Quint à la cour de France. — Viols, massacres et incendies exercés dans le pays des Vaudois. — François I^{er} meurt du mal vénérien. — Henri II, son fils, lui succède. — Ses débauches avec Diane de Poitiers. — Catherine de Médicis, à l'exemple de son mari, forme des liaisons scandaleuses et donne trois bâtards à Henri II. — Duel de Jarnac et de la Châtaigneraie. — Diane protège le connétable de Montmorency et les Guises. — Guerre entre Charles-Quint et Henri II. — Révolte des habitants de la Guyenne. — Henri II assiste avec la cour aux supplices des protestants. — Fêtes à l'occasion du mariage d'Elisabeth de France et de Philippe d'Espagne. — Henri II est tué dans un tournoi par le comte de Montgomery. — Catherine de Médicis s'empare du gouvernement sous le nom de son fils François II. — Disputes entre la jeune reine Marie Stuart et la reine-mère. — Amours incestueux de Marie Stuart avec son oncle le cardinal de Lorraine. — Les chambres ardentes. — François II, énervé par les plaisirs, tombe dans l'idiotisme. — Conjuraison d'Amboise. — Perfidie de François II, de Marie Stuart et des Guises. — Supplices affreux des conjurés. — Mort du seigneur de la Renaudie. — Assemblée des notables à Orléans. — Mort de François II. — Catherine de Médicis est accusée d'avoir fait empoisonner le roi. — Règne de Charles IX. — Catherine

rine s'empare du gouvernement du royaume. — Dettes énormes de l'état. — Assemblées des états-généraux. — Catherine de Médicis se fait la pourvoyeuse des princes protestants. — Triumvirat du maréchal de Saint-André, du duc de Guise et du connétable Anne de Montmorency. — Guerre civile. — Assassinat du duc François de Guise. — Majorité de Charles IX. — Caractère affreux de ce roi. — Entrevue de Bayonne. — Mort du connétable de Montmorency, et assassinat du prince de Condé. — Mariage de Henri de Navarre et de Marguerite de Valois. — Massacres de la Saint-Barthélemy. — Le roi, la reine et les princesses se rendent en cavalcade à Montfaucon pour contempler les cadavres des huguenots. — Massacres dans les provinces. — Orgies au Louvre. — Conspiration du duc d'Alençon, frère du roi. — Mort de l'exécrable Charles IX. — Henri III succède à ce monstre. — Règne des mignons. — Guerre civile dans le Poitou. — La cour assiste aux processions des flagellants. — Catherine de Médicis fait empoisonner le cardinal de Lorraine. — Sacre du roi à Reims. — Superstitions, débauches et puérités de Henri III. — Guerres civiles. — Querelles entre les mignons du roi et ceux du duc de Guise. — Saturnales de la cour. — Dévastation du royaume. — Assassinat de Bussy d'Amboise. — Le roi fait empoisonner son frère. — Henri III se déclare le chef de la ligue. — Journée des barricades. — Henri III fait assassiner le duc de Guise et le cardinal son frère. — Mort de Catherine de Médicis. — Henri III est assassiné par Jacques Clément. — Éducation de Henri IV. — Mariage du jeune roi de Navarre. — Il assiste au supplice des huguenots. — Ses amours avec madame de Sauves. — Mépris des protestants pour Henri IV. — Il trahit tous les partis à la fois. — Ses intrigues avec la jeune Lignonville. — A l'exemple de Néron, pendant une

fête, il donne l'ordre d'abuser de toutes les femmes. — Marché infâme entre Henri IV et sa femme. — Il déflore une jeune fille de quatorze ans appelée la belle Fosseuse. — Amours de Henri et de la belle Corisandre. — Il vient assiéger Paris. — Ses débauches avec l'abbesse de Montmartre. — Famine affreuse dans la capitale. — Le duc de Parme force le roi à lever le siège. — Henri, pour se venger, met à feu et à sang la Champagne, la Picardie et la Normandie. — Intrigues du roi et de Gabrielle d'Estrées. — Henri IV renonce de nouveau au protestantisme et se fait catholique. — Son entrée à Paris. — Assemblée des notables à Rouen. — Ingratitude de Henri IV pour les protestants. — Mort de Gabrielle d'Estrées. — Henri IV se console avec Henriette d'Entragues. — Mariage de Marie de Médicis et du roi de France. — Débauches entre la favorite, la reine et le roi. — Supplice de Charles de Gontaut Biron. — Querelle scandaleuse entre Marie de Médicis et Henriette d'Entragues. — Henri IV se compose un sérail. — Il accable la France d'impôts pour doter ses nombreux bâtards. — Il altère les monnaies. — Son code sanguinaire sur les délits de chasse. — Nouvelle passion du roi pour la jeune princesse de Condé. — Henri IV meurt assassiné par Ravailiac. — Réflexions sur ce règne.

Les annales de l'histoire politique du seizième siècle devraient être tracées en caractères de sang, car jamais les cruautés, les meurtres, les attentats, n'avaient été si terribles et si multipliés; jamais les rois et les papes n'avaient commis autant d'atrocités; et il semblait vraiment que les oppresseurs des peuples de cette époque, pontifes ou souve-

rains, prêtres ou nobles, moines ou soldats, se fussent donné le défi de se surpasser les uns les autres, en égorgeant des millions d'hommes, en violant des milliers de femmes, de jeunes filles et d'adolescents, en incendiant des villes, en couvrant de désastres des royaumes entiers. En Italie, un Jules II, un Léon X, un Pie V et un Grégoire XIII; en Espagne, un Charles-Quint et un Philippe II; en Allemagne, un Maximilien II et un Rodolphe II; en Angleterre, un Henri VIII et une Marie la Catholique; en France, un François I^{er}, un Charles IX et un Henri III, tous despotes sanguinaires, tous monarques insolents et débauchés, tous implacables tyrans, fléaux des nations qui avaient le malheur d'être soumises à leur exécration!

Parmi eux, Maximilien I^{er}, fils de l'empereur Frédéric III, occupe sa place. Quelques auteurs prétendent que dans sa jeunesse il paraissait incapable d'aucune application, et articulait si mal qu'on l'avait surnommé le Muet; cependant, à force de travail et de persévérance, il fit comme Démosthène, le célèbre orateur grec, il vainquit la nature et parvint à parler avec facilité. Son père lui fit épouser Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire, ce qui l'obligea à entrer en guerre avec la France pour défendre l'héritage de sa femme contre Louis XI. Dans le cours de son gouvernement, Maximilien se montra si cruel et si intolérant, qu'à la mort de Marie de Bourgogne, les Flamands secouèrent le joug, lui enlevèrent jusqu'à la tutelle de ses enfants et le chassèrent de leur pays. Furieux de cet affront, Maximilien jura de prendre sa revanche; avec l'aide de son père, qui lui fournit une armée considérable, il envahit la Flandre, fit un mas-

sacre effroyable des habitants, s'empara de Gand, et força la nation à lui rendre la tutelle de son fils et à lui laisser la libre disposition des immenses revenus des états. Son triomphe fut heureusement de courte durée; les provinces, fatiguées de payer des impôts excessifs qui servaient à alimenter le luxe des courtisans et à soudoyer des soldats, se soulevèrent contre le tyran, et cinquante mille citoyens vinrent l'assiéger dans son palais de Bruges. Ses troupes furent honteusement chassées de la ville, ses ministres furent arrêtés, mis en jugement, condamnés à mort et exécutés sur la place publique; lui-même fut découvert dans la boutique d'un apothicaire, où il s'était réfugié pour échapper aux révoltés; et il n'obtint sa grâce qu'en faisant le serment solennel de ne jamais revendiquer le gouvernement de la Flandre, de restituer toutes les places, de faire évacuer des états les troupes allemandes, et de ne jamais porter les armes contre les Pays-Bas.

Mais comme il est vrai qu'on ne peut trouver ni loyauté ni bonne foi dans les rois ni dans les princes, Maximilien ne fut pas plus tôt hors de danger, qu'il fit déclarer nul par le pape le serment qu'il avait prêté sur l'hostie consacrée, et qu'il fit marcher contre la Flandre toutes les armées de l'empire. Cependant il ne prit pas personnellement part à ces opérations militaires, soit qu'il craignît de tomber entre les mains des Flamands, soit qu'il jugeât sa présence plus nécessaire en Hongrie, dont le trône était devenu vacant par la mort de Mathias Corvin, et dont la maison d'Autriche réclamait la possession en vertu d'un traité de famille conclu avec le feu roi. Or, comme les peuples refusaient de ratifier un semblable pacte, et voulaient élire pour les gouverner

Ladislas, prince de Bohême, prétendant qu'ils ne devaient pas être légués comme un troupeau de bétail, Maximilien fondit sur la Hongrie, égorgea les hommes, les enfants, les vieillards, emporta d'assaut Albe-Royale, qu'il trouva sans défense; et, par la terreur de ses armes, força les malheureux habitants à lui payer un tribut de cent mille ducats, et à joindre à son titre de roi des Romains, qu'il avait déjà reçu depuis plusieurs années, celui de roi de Hongrie.

Quelque temps après, vers la fin de l'année 1493, son père, l'empereur Frédéric III, mourut âgé de soixante-dix-huit ans. Maximilien, pour premier acte d'autorité, contracta un mariage avec Blanche Marie, sœur de Jean Galéas, duc de Milan, qui lui apportait une dot de quatre cent quarante mille écus d'or, malgré l'opposition des princes électeurs, qui voyaient avec peine le chef de l'empire s'allier à une famille qui devait sa récente élévation à un bâtard. Ceux-ci, ne pouvant empêcher cette déplorable union, refusèrent de reconnaître la nouvelle impératrice, et déclarèrent que ses enfants ne seraient jamais considérés comme princes par la nation allemande. Maximilien fit alors tomber sa colère sur les peuples; il écrasa les provinces d'impôts, leva des troupes nombreuses, et se plut à engloutir des milliers d'hommes dans des guerres aussi meurtrières que ridicules. Enfin, les états se fatiguèrent de voir couler à flots l'or et le sang de la nation; les électeurs se réunirent pour aviser à porter un remède au mal, et créèrent une chambre intitulée Chambre impériale, qui fut investie du pouvoir de fixer pour l'avenir les subsides d'argent ou de soldats que les villes et les provinces devaient fournir à l'empereur.

Maximilien refusa de se soumettre aux décisions de cette espèce de chambre représentative et en prononça la dissolution; puis il recommença la guerre avec plus de fureur qu'auparavant. Il avait surtout en haine les cantons libres de la Suisse, qui faisaient contre lui une opposition très-vive; il chercha d'abord à soulever entre eux des collisions, et n'ayant pu y réussir, il les fit excommunier par le pape, sous la promesse de partager avec sa Sainteté les dépouilles de ces peuples lorsqu'il les aurait vaincus. Ensuite il se mit à la tête de ses troupes, entra sur le territoire helvétique et exerça partout d'affreux ravages. Ces mesures violentes exaltèrent les esprits; les cantons firent un appel du ban et de l'arrière-ban, formèrent une armée et vinrent présenter la bataille au tyran. L'empereur fut battu par ces courageux républicains et forcé de signer l'indépendance de la Suisse; bientôt même il se vit contraint de permettre la réorganisation de la chambre impériale et l'établissement d'un conseil de régence qui pût, en l'absence du chef de l'état, pourvoir aux soins de l'empire romain germanique.

De longs démêlés avec l'Italie et la France occupèrent en grande partie son règne, et presque toujours il échoua dans ses tentatives, soit que ses plans eussent été mal combinés, soit qu'ils eussent été mal exécutés. Espèce de don Quichotte couronné, Maximilien courait toujours la lance au poing, ne rêvant que duels, carrousels et croisades. Doué d'une force herculéenne et d'une agilité extraordinaire, il surpassait tous ses contemporains dans les exercices du corps, et excellait surtout dans l'art de l'escrime, ce dont il faisait parade quand l'occasion s'en présentait. On raconte qu'à Worms,

lors de la première diète qu'il tint, un chevalier français, nommé Claude de Battu, célèbre par ses hauts faits d'armes, étant venu pour se battre corps à corps contre tout Allemand qui oserait se mesurer avec lui, Maximilien ne craignit pas d'accepter le défi pour un chevalier inconnu; et au jour fixé il se présenta lui-même dans la lice, la lance au poing et la visière baissée, combattit longtemps, et contraignit son adversaire à se déclarer vaincu.

On lui doit un perfectionnement dans la manière de fonder les canons, dans la construction des armes à feu et dans la trempe des armes défensives; il inventa une nouvelle forme de lance dont l'usage devint bientôt général, et fit plusieurs découvertes dans la pyrotechnie, cet art infernal qui apprend aux hommes à tuer leurs semblables, et qui est pour les rois la plus enivrante des occupations. Dans son ardeur de faire l'essai de ses inventions meurtrières, l'empereur voulut organiser une croisade, et sollicita chaque électeur de lui fournir un contingent de troupes et d'argent pour aller combattre les infidèles en Asie; et sur le refus des princes allemands de s'associer à cette extravagante entreprise, il fit cause commune avec le pape, qui publia une nouvelle croisade contre les Turcs, la déclara obligatoire pour tous les états de l'Europe, et ordonna une levée extraordinaire de décimes en France, en Angleterre, en Espagne et en Allemagne.

Maximilien exerça de telles exactions en cette circonstance, que les électeurs s'assemblèrent à Gelhausen, formèrent la célèbre union électorale, et s'engagèrent à résister ouvertement à l'empereur. Celui-ci essaya en vain de les déunir, de renverser le conseil de régence, de dissoudre la

chambre impériale et d'ériger l'Autriche en électorats. Les princes allemands demeurèrent fermes dans leur résolution, et bien loin de céder aux menaces, ils déclarèrent la patrie en danger et votèrent la déposition du tyran. Force fut à Maximilien de se soumettre et de renoncer à ses projets de guerre en Asie; il lui prit alors la singulière fantaisie de se faire nommer pape et de réunir sur sa tête le diadème impérial et la tiare pontificale. Cette nouvelle extravagance échauffa tellement son ambition, qu'à la mort de Jules II il engagea, pour une somme considérable, les diamants de la couronne aux Suggar, célèbres banquiers d'Augsbourg, afin de pouvoir acheter les suffrages des cardinaux romains. Mais l'élection de Léon X vint dissiper le fol espoir qu'il avait conçu de réunir en sa personne l'empire spirituel et temporel, à l'imitation des kalifes d'Orient.

On dit qu'à partir de cette époque il reporta toutes ses idées vers la mort; et qu'un jour, comme ses officiers cherchaient à le dissuader de faire abattre un palais magnifique qu'on avait élevé à Inspruck, et que l'architecte avait manqué dans un de ses détails, il dit : « Eh bien! je consens » à laisser ces bâtiments debout; mais je veux qu'on me fasse » une autre demeure digne de moi. Qu'on fasse venir un » charpentier et qu'il me construise un cercueil en bois de » chêne. » — On y joignit à sa recommandation un poêle en drap noir semé d'ossements brodés en argent, et les autres objets nécessaires à des funérailles; le tout fut déposé dans un grand coffre et placé dans sa chambre à coucher.

Enfin, à la suite d'un souper où il avait mangé immodérément du melon, Maximilien fut pris d'une fièvre violente qui

résista aux efforts des médecins; alors il comprit qu'il devait se préparer à mourir; il fit promettre à ses officiers qu'après sa mort ils lui couperaient les cheveux, lui arracheraient les dents pour les broyer et les réduire en poudre, et qu'ils l'enseveliraient dans un sac rempli de chaux vive avant de le mettre dans son cercueil et de l'inhumer sous l'autel de l'église de Neustadt, qu'il avait désignée pour le lieu de sa sépulture; puis il leur donna sa bénédiction, et rendit l'âme le 11 janvier 1519, dans la soixantième année de son âge.

L'histoire de ce prince n'est remarquable que par les grands événements qui eurent lieu sous son règne, notamment par la naissance du schisme de Luther, par la division territoriale de l'Allemagne en dix cercles, par l'introduction du conseil aulique, et par l'abolition de la redoutable cour vénévénique ou tribunal secret de Westphalie.

Charles d'Espagne, petit-fils de Maximilien, parvint à réunir les suffrages des électeurs, et succéda à son aïeul sous le nom de Charles-Quint. Déjà il était roi d'Espagne comme héritier de Ferdinand le Catholique, son aïeul maternel, et souverain des Pays-Bas, dont il avait hérité précédemment de son père Philippe I^{er} d'Autriche, fils de Maximilien I^{er} et de la duchesse Marie de Bourgogne.

Dans sa jeunesse, Charles-Quint avait constamment dédaigné de s'instruire; au lieu de s'occuper de sciences, il s'était adonné de préférence aux exercices militaires, qui seuls formaient le mérite des hommes à cette époque d'ignorance; aussi avait-il contracté des habitudes de rudesse et de despotisme qui en firent un détestable tyran lorsqu'il fut devenu homme. Il commença par abreuver de tant de dé-